sire, quand ils sont polis. » Le vainqueur d'Austerlitz se mordit les lèvres et passa; il n'avait que ce qu'il méritait. Le roi Jean II s'attira une fois une repartie assez franche. Un jour que quelques soldats chantaient la chanson de Roland, comme c'était l'usage dans les armées, le roi Jean s'écria qu'il y avait longtemps qu'on ne voyait plus de Roland parmi les Français. Un vieux capitaine, froissé de cette remarque injurieuse pour la nation, lui répliqua fièrement : « On ne manquerait pas de Rolands si les soldats voyaient encore un Charlemagne à leur tête. »

En thèse générale, les princes n'aiment pas à entendre la vérité et haïssent la *franchise*. La comédie d'*Esope à la cour*, de Boursault, renfermait une scène dans laquelle un prince autorisait ses courtisans à lui dire ses défauts. Ils s'accordent tous à le louer outre mesure; un seul ose lui reprocher d'aimer le vin et de s'enivrer, vice ignoble pour tout le monde et encore plus pour un roi. Louis XV, chez qui ce goût honteux était une habitude, ayant vu jouer la pièce de Boursault, la trouva mauvaise et en défendit la représentation. Et cependant ce monarque permettait assez de liberté aux compagnons de ses orgies; mais, lorsque ceux-ci dépassaient les bornes, il les interrompait vivement en frappant la table avec son couteau et en disant : « Messieurs, voici le roi! »

Le duc d'Alençon, frère de Henri III, roi de France, ayant demandé à Bussy, son favori, de lui dire un jour ses vérités sans déguisement, celui-ci fit tous les efforts possibles pour s'en dispenser. Le duc redoubla ses instances, et, pour engager Bussy à parler, commença par le plaisanter sur la bonne opinion qu'il avait de lui-même, sur sa prétention d'être bien avec les dames et même sur sa bravoure. Bussy, outré de ce reproche, et perdant tout à coup la tête : « Si Monsieur était Bussy, s'écria-t-il, Bussy ne voudrait pas de Monsieur pour son valet de chiens, tant il lui paraît de mauvaise mine. » Le duc, offensé, lui repartit : « Ah! c'est trop, Bussy! » et quoique l'autre se jetât à ses genoux et s'excusât en faisant valoir l'ordre exprès qui lui avait été donné, ce prince lui garda rancune et, quelque temps après, le laissa daguer par le comte de Montsoreau.

Cependant, il y a des exceptions; les souverains vraiment grands, populaires, n'ont jamais redouté la liberté de langage. Tels furent Henri IV et Frédéric II.

La générosité n'était pas le défaut de Henri IV, qu'on appelait souvent le ladre vert. Ses compagnons d'armes, pour lesquels il se montra souvent plus qu'économe, ne se gênaient pas pour le lui dire. Un soir, d'Aubigné, couchant dans la garde-robe du roi, dit à La Force qui dormait à côté de lui : « La Force, notre maître est le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la terre. » La Force, qui sommeillait, lui demanda ce qu'il disait : « Sourd que tu es, cria le roi que l'on croyait bien endormi, il te dit que je suis le plus ingrat des hommes. — Dormez, sire, répondit d'Aubigné, nous en avons encore bien d'autres à dire. » — « Le lendemain, ajoute d'Aubigné dans son *Histoire*, le roi ne me fit pas plus mauvais visage, mais il ne m'en donna pas un sol de plus. »

Henri IV avait choisi Pierre Mathieu pour historiographe. Un jour que celui-ci lui lisait quelques pages où il parlait de son penchant pour les femmes : « A quoi sert, lui dit le monarque, de révéler mes faiblesses? » L'historien lui fit sentir que cette leçon n'était pas moins nécessaire à son fils que celle de ses bonnes actions. « Oui, fit le roi après un moment de réflexion, il faut la vérité tout entière. Si on se taisait sur mes fautes, on ne croirait pas le reste; eh bien! écrivez-les donc afin que je les évite. »

Le pendant de cette anecdote montrera la différence qui existait entre Henri IV et Louis XIV. Ce dernier monarque avait aussi son historiographe, qui était Pélisson. Un jour il lui demanda comment il traiterait ses amours avec Mme de Montespan : « Sire, répondit Pélisson, il faut bien qu'il y ait de l'homme dans votre histoire, si vous voulez qu'on la croie. » La vérité ne pouvait arriver au grand roi qu'à l'aide de beaucoup de flatterie. Boileau lui-même adoucissait pour lui sa brusque *franchise*, et lui disait, à propos des vers que ce monarque lui montrait : « Sire, rien n'est impossible à Votre Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a parfaitement réussi. »

Ce prince ne s'offensait cependant pas toujours de la *franchise;* mais il fallait qu'elle eût pour point d'appui la justice ou l'honnêteté fermeté du caractère. Un officier très-âgé et qui s'était trouvé à plusieurs actions importantes le suppliait un jour de lui accorder le grade de lieutenant général. « J'y penserai, dit le roi. — Que Votre Majesté se dépêche, repartit ce brave officier en ôtant à demi sa perruque; elle doit voir, à mes cheveux blancs, que je n'ai pas le temps d'attendre. » Cette hardiesse ne déplut point au prince, qui se dépêcha en effet.

Le même prince, après une des plus brillantes actions de Jean Bart, appela l'illustre marin à la cour et lui dit : « Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Vous avez bien fait, sire, » répondit le marin. Cette réponse ayant excité un grand éclat de rire parmi les courtisans : « Messieurs, leur dit le roi, vous ne prenez pas cette réponse comme il faut; c'est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. »

Le caractère franc et droit du maréchal d'Uxelles est bien marqué dans la réponse qu'il fit à Louis XIV, qui le raillait sur son célibat : « Je n'ai point encore, dit-il, trouvé de femmes dont je voulusse être le mari, ni d'homme dont je voulusse être le père. »

Frédéric avait coutume, chaque fois qu'il était à table, de raconter dans les plus minutieux détails ses campagnes. Un jour qu'il faisait un long récit d'une attaque nocturne, le général Ziethen, qui était à ses côtés, l'interrompit tout à coup : « Votre Majesté se trompe, lui dit-il, ce n'est pas ainsi que l'affaire s'est passée. — Eh bien! raconte-la donc comme tu la sais, » s'écria le roi. Lorsque Ziethen eut terminé sa narration, le roi s'écria avec un ton d'aigreur : « Cela n'est pas vrai! Prétends-tu donc savoir les choses mieux que moi? — Dans le cas dont il s'agit, reprit Ziethen, oui, je dois les mieux savoir, car c'est moi-même qui ai dirigé l'attaque dont il est question. Mais j'aperçois dans la chambre voisine le vaguemestre Krüger, qui, ce jour-là, a bravement combattu à mes côtés. Interrogez-le et vous verrez. — Eh bien, fais-le venir. » Le vaguemestre s'avança, la tête haute et d'un pas délibéré, près de la chaise du roi, puis se mit à raconter la bataille dans son naïf langage de soldat : « Tu mens! » dit le roi. Le hussard fit un pas de plus, prit la fourchette du roi, et, l'enfonçant dans les flancs d'un faisan rôti : « Je veux, s'écria-t-il, avaler la mort avec ce faisan si je ne dis toute la vérité. » Et, sans attendre de réponse, il se retira, emportant le butin qu'il venait de ravir à la table du roi. Frédéric rit beaucoup de cette façon d'affirmer la vérité; il se hâta d'envoyer une bouteille de vin au hussard pour accompagner le faisan; puis, se tournant vers Ziethen : « Voilà comme j'aime mes braves soldats. Allons, général, prenez une prise; je vois bien que vous avez raison. »

Un jour, passant à Potsdam devant la porte d'un boulanger, il le vit se disputer avec un paysan; aussitôt il s'approche pour savoir de quoi il s'agit. On lui dit que le boulanger veut payer avec des pfennings le blé qu'il a acheté du paysan, et que celui-ci refuse de recevoir cette monnaie. Frédéric s'avance et dit au paysan : « Pourquoi ne veux-tu pas prendre cet argent? » Le paysan regarde le roi et lui répond avec humeur : « Le prends-tu, toi? » Le roi, qui le faisait refuser dans ses caisses, sentit son tort et passa son chemin sans rien ajouter.

Dans ces célèbres soupers faits à Potsdam en compagnie de poëtes, d'écrivains et de savants, pour donner plus de liberté à la joie et aux saillies, il avait exigé qu'on oubliât absolument le roi pour ne voir en lui qu'un homme d'esprit et un convive charmant. Un jour quelqu'un dépassa un peu la mesure et tout le monde aperçut de l'altération dans les traits du monarque : « Paix! dit alors Voltaire, parlons plus bas, je crains que le roi ne nous ait entendus. »

Les princes ne sont pas les seuls auxquels la *franchise* soit désagréable; les écrivains, les artistes ont l'amour-propre tout aussi irritable. La belle scène de Vadius et Trissotin a bien pu être inspirée à Molière par l'anecdote suivante. Santeuil, ayant fait des vers sur un beau tableau de Mignard qui représentait toute la famille royale, alla les montrer à Bossuet, qui trouva à y blâmer quelque chose. Santeuil n'aimait pas à être censuré. Il répondit vertement; la conversation s'échauffa, de sorte que Bossuet lui dit : « Monsieur de Santeuil, si j'étais à la place du roi, je vous ôterais votre pension, que vous ne méritez pas; je vous ferais chasser de Saint-Victor, que vous déshonorez, et vous enverrais aux Petites-Maisons, comme un fou tel que vous êtes. » A quoi Santeuil répliqua : « Si j'étais à la place du roi, je vous ôterais votre abbaye de Germiny, lieu trop délicieux pour un dévot tel que vous; je vous dépouillerais de votre évêché, dont vous ne faites aucune fonction, et je vous enverrais dans l'île de Pathmos faire une nouvelle Apocalypse. » C'est à peu près l'aventure de Gil Blas avec l'archevêque de Grenade dont il était le confident, et qui le pria de l'avertir dès qu'il le verrait baisser comme orateur. Ce prélat, ayant eu une attaque d'apoplexie, fut, dès ce moment, inférieur à lui-même. Gil Blas, fidèle à la parole qu'il avait donnée, l'en avertit avec toutes sortes de ménagements. « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais, je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. » Ce langage est celui de tous les auteurs à qui l'on s'avise de dire ce qu'on pense.

M. de Béthune, archevêque de Bordeaux, souffrait plus facilement la vérité. Un jour, après un sermon auquel il s'était beaucoup échauffé, il était allé se reposer dans l'appartement destiné à cet usage. Pendant qu'il changeait de vêtements : « Eh bien! dit-il à son valet de chambre, que dis-tu de mon sermon? N'ai-je pas bien parlé? — Parfaitement, reprit le valet de chambre, mais vous avez fait mieux encore l'année passée. — Je n'ai pas prêché. — Justement, Monseigneur, c'est à cause de ça, » répliqua le valet de chambre à qui l'archevêque permettait de parler avec *franchise*.

Les femmes ne souffrent guère la *franchise* de la part des femmes; quant aux hommes, il serait trop à leur désavantage de vouloir en user. « Mlle Bertin ayant apporté à Marie-Antoinette une guirlande et un collier de roses, raconte Mme Campan dans ses *Mémoires*, la reine l'essayait en craignant que l'éclat de ces fleurs ne fût pas avantageux à celui de son teint. Elle était véritablement trop sévère sur elle-même; sa beauté n'ayant encore subi aucune altération, il est aisé de se faire une idée du concert de louanges et de compliments qui répondirent au doute énoncé. La reine, s'approchant de moi, promit de s'en rapporter à mon jugement lorsqu'il serait temps de ne plus porter de fleurs : « Songez-y bien, me dit-elle, je vous somme, » dès ce jour, de m'avertir avec *franchise* du » moment où les fleurs cesseront de me convenir. — Je n'en ferai rien, madame, lui » répondis-je aussitôt; je n'ai pas lu *Gil Blas* » pour n'en retirer aucun fruit, et je trouve » l'ordre de Votre Majesté trop semblable à » celui que lui avait donné l'archevêque de » Grenade, de l'avertir du moment où il commencerait à baisser dans la composition de » ses homélies. — Allez, me dit la reine, vous » êtes moins sincère que Gil Blas, et j'aurais » été plus généreuse que l'archevêque de » Grenade. » Mme Campan était femme, et elle savait bien ce qu'elle faisait en refusant de prendre vis-à-vis de la reine un engagement de cette nature. C'est ce qui fait voir la profonde vérité de ce mot du prince de Conti : un jour qu'il affirmait à Louis XV une chose qui ne convenait pas à Mme de Pompadour, celle-ci l'interrompit brusquement par ces mots : « Prince, mentez-vous quelquefois? — Aux hommes jamais, aux femmes presque toujours, » répondit-il.

FRANCHISSABLE adj. (fran-chi-sa-ble — rad. *franchir*). Qui peut être franchi : *Une rivière* FRANCHISSABLE.

FRANCHISSEMENT s. m. (fran-chi-se-man — rad. *franchir*). Action de franchir : *Le* FRANCHISSEMENT *de ces remous n'est pas une des moindres difficultés auxquelles on exerce nos pontonniers*. (Morin.)

FRANC-HOMME s. m. Féod. Possesseur d'un fief franc de toute servitude, qu'il fût noble ou roturier.

FRANCHOMME (Auguste-Joseph), remarquable violoncelliste français, né à Lille en 1809. Admis, en 1825, comme élève au Conservatoire de Paris, dans la classe de Levasseur, il remporta, au concours de la même année, le premier prix de violoncelle. En 1825 et 1826, les nécessités de la vie le contraignirent d'entrer, comme violoncelliste, à l'orchestre de l'Ambigu-Comique. De ce théâtre il passa à l'Opéra, où il ne séjourna qu'un an, pour entrer au Théâtre-Italien, dont il se retira également au bout de quelques années, pour se vouer au culte exclusif de la musique de chambre. Cet artiste, des plus distingués, et l'un des noms les plus justement considérés de l'école française, a fondé, avec l'illustre violoniste Alard, des matinées de quatuors dans lesquelles la musique classique est exécutée avec une étonnante perfection. M. Franchomme obtint de brillants succès dans tous les concerts où il s'est fait entendre, notamment aux concerts du Conservatoire. Le charme de la sonorité, un chant expressif, plein de douceur, et une exquise justesse, tels sont les principaux caractères de son exécution. De plus, ses œuvres pour violoncelle, excessivement soignées, sont devenues le répertoire ordinaire des violoncellistes français. Cet artiste a publié environ quinze œuvres pour son instrument.

FRANCIA (François RAÏBOLINI, dit le), peintre italien, né à Bologne vers 1460 ou 1465, mort dans la même ville en 1533. Ce maître éminent, dont Raphaël avait grandement raison d'admirer le talent, est à peine connu du public, et n'est guère jugé comme il le mérite que par les artistes. Les écrivains qui se sont occupés de l'art italien ont presque tous parlé de lui, mais pas un n'a cherché sérieusement à recueillir sur sa vie des documents complets et circonstanciés. Fils d'un orfévre ciseleur, il prit d'abord le métier de son père, dont son intelligence hors ligne fit bientôt un art véritable. Nous en avons la preuve dans les deux ou trois médailles, signées de lui et datées de 1486, que possède la bibliothèque Richelieu. Elles sont gravées finement, dans un sentiment plein de naïveté, mais d'une pointe large et simple et par masses carrément accusées. Quatre ans plus tard, bien que sa vocation se fût parfaitement révélée, il n'avait pas encore abandonné l'atelier paternel, car il signe : *Franciscus Francia aurifex* la chapelle Bentivoglio, qu'il venait de peindre à Saint-Jacques de Bologne. Cette œuvre n'est pas son début, ainsi qu'on l'affirme trop légèrement. Elle nous semble, au contraire, la conséquence de plusieurs succès antérieurs. On n'eût pas confié à un inconnu un morceau de cette importance. Un débutant, d'autre part, ne l'eût pas exécuté avec cette assurance. Cette grande et belle page le rendit célèbre. Raphaël, attiré par le bruit de son nom, vint le voir à Bologne, rendit justice à son beau talent, fut heureux de se lier avec lui et d'avoir ses conseils, dont il savait tout le prix et qu'il ne cessa de lui demander, même au plus beau temps de sa glorieuse carrière. Il lui écrivait souvent pour lui soumettre des projets et savoir ses impressions. Dans une de ces lettres, dont Malrasia cite quelques lignes, il y a un bel éloge de Francia. Raphaël le compare, avec raison, au Pérugin, dont il a, dit-il, le sublime mysticisme, la grandeur sereine; plus loin, et au sujet de quelques têtes de Vierge, il les rapproche très-justement des têtes de Bellini; mais il ajoute que celles de Francia sont encore *plus belles, plus naïves et plus saintes.* Et tout cela, ce n'est point de la courtoisie italienne; c'est de la vérité pure et simple. Raphaël disait vrai, Francia est plus fort, plus grand, mieux doué que Pérugin et que Bellini. Il était déjà vieux, dit-on, quand il exécuta le fameux *Saint Sébastien*, dont les innombrables gravures ont fait le tour du monde. Ce chef-d'œuvre se trouve maintenant dans la galerie de Florence. Le musée de Madrid possède aussi quelques têtes de *Madone*, que le catalogue attribue à Francia. Mais le faire nous en a semblé trop habile pour être celui du maître naïf, et nous sommes disposé à croire qu'elles sont de Jacques Francia le fils, dont l'unique souci et l'unique talent furent d'imiter son père. Le musée du Louvre possède de ce maître un tableau parfaitement authentique et très-beau, représentant *Joseph d'Arimathie, saint Jean et les trois Marie pleurant sur le corps de Jésus*.

FRANCIA (Jacques), peintre italien, mort en 1557. Il était fils du précédent, dont il s'attacha à imiter le style, mais dont il n'eut pas le talent. Parmi ses œuvres, fort nombreuses, on estime surtout ses Madones, dont plusieurs ont été gravées par Augustin Carrache. La ville de Bologne possède les principaux tableaux du fils de François Francia. Nous citerons, entre autres : *Trois vierges accompagnées de saints*, au musée; *Saint Michel*, à San-Domenico; la *Madeleine*, *Saint Jérôme*, *Saint François adorant le crucifix*, à Saint-Etienne; une *Mise au tombeau*, à l'Annunziata, etc. On voit de cet artiste deux *Madones* avec plusieurs saints au musée de Brera, à Berlin; une *Madone et saint François*, une *Vierge glorieuse*, etc., au même museé. — Son fils, Jean-Baptiste FRANCIA, mort en 1575, fut un peintre médiocre, dont l'église Saint-Roch, à Bologne, possédait jadis une immense toile. — Un autre FRANCIA, (Jules), mort en 1540, était cousin ou, selon d'autres, neveu de Francesco Francia, dont il reçut les leçons. Il s'adonna peu de temps à la peinture, et ne laissa qu'un seul tableau de quelque valeur : c'est la *Descente du Saint-Esprit sur la Vierge*, *les apôtres*, *etc.*, qui se trouve au musée de Bologne.

FRANCIA (Joseph-Gaspard-Rodriguez), dictateur du Paraguay, né à l'Assomption en 1758, mort le 20 septembre 1840. Il était fils d'un Brésilien qui avait été appelé au Paraguay, par le gouvernement espagnol, pour y fonder des manufactures de tabac. Francia fut d'abord destiné au clergé et fit ses études à l'université de Cordova de Tucuman. Reçu docteur en droit canon, il obtint une chaire de théologie au collége de l'Assomption, mais la laissa bientôt pour exercer la profession d'avocat, s'acquit une grande réputation de savoir, d'éloquence, de désintéressement, mena de front l'étude et les plaisirs, et fut successivement nommé procureur, syndic et alcade. Lorsque éclata dans le Paraguay la guerre de l'indépendance, Francia fut choisi pour secrétaire de la Junte d'Etat (1811). Il remplit ces fonctions avec autant de zèle que d'habileté, et lorsqu'un congrès eut décrété, en 1813, la forme républicaine, Francia fut nommé consul. Le second consul désigné pour partager avec lui le pouvoir était don Fulgencio Yegros, homme dépourvu d'instruction et peu apte aux affaires. Le docteur Francia put concentrer sans peine entre ses mains toute l'administration. Il institua une secrétairerie d'Etat, s'efforça de rétablir l'ordre dans les finances, réorganisa l'armée, frappa les Espagnols de mort civile, afin de se rendre populaire chez les Indiens, et obtint, par intimidation, en 1814, lors du renouvellement des consuls, d'être élu dictateur pour trois ans; enfin, en 1817, il se fit nommer dictateur à vie, et conserva les rênes du pouvoir jusqu'à sa mort. Dans cette période de vingt-sept ans, cet homme étrange fit peser sur le Paraguay une des tyrannies les plus absolues et les plus curieuses que connaisse l'histoire. Il avait trouvé d'ailleurs des populations façonnées à l'obéissance par les jésuites, fort ignorantes, étrangères aux arts, à l'industrie, et presque à l'agriculture. Il hérita, à proprement parler, de la puissance des Pères et continua leurs traditions. On connaît le système d'isolement qu'il appliqua à son pays. Il défendit, de la manière la plus absolue, toute communication quelconque avec le dehors. Le Paraguay fut littéralement séquestré du reste du monde. Il s'abstint même d'envoyer un délégué aux assemblées générales de la fédération argentine, quoiqu'il en eût été souvent requis. Quand les étrangers s'aventuraient à visiter le pays, soit dans un but de commerce, soit par simple curiosité, on ne leur en fermait pas toujours l'accès, mais on les retenait prisonniers. C'est ainsi que l'illustre naturaliste Bonpland fut obligé de passer neuf années dans une contrée où l'avait conduit l'amour de la science. Par ces singulières mesures, qui firent du Paraguay la Chine de l'Amérique, le dictateur pensait préserver son pays de la propagande des idées libérales et le maintenir dans la discipline de fer qu'il lui avait imposée. Ses apologistes ont fait grand bruit de quelques progrès matériels qu'il avait accomplis, à côté de maux incalculables. En réalité, tous ces prétendus bienfaits de la tyrannie se bornent à l'organisation d'un monopole écrasant. Francia continua religieusement, en effet, le système des jésuites. Il fit cultiver, mais pour son compte, se chargeant de l'échange des produits, comme du temps des Pères procureurs. Quand il avait besoin de bras pour la récolte, il organisait la presse (*leva*). C'était, en un mot, le système des corvées appliqué au profit de l'Etat. Mais bientôt il s'aperçut qu'une séquestration absolue était impossible et le privait même des ressources les plus indispensables; d'autant plus que, pour se venger de ses dédains, le gouvernement de Buenos-Ayres affectait déjà les prétentions qu'il a depuis mises en avant sur la navigation exclusive du Parana. Le dictateur para le coup en ouvrant des relations amicales avec le Brésil, et en formant sur l'ancienne mission d'Itapua, sur les confins des deux pays, une sorte d'entrepôt accessible à toutes les transactions du commerce. Seulement, afin d'empêcher que ce commerce n'amenât, par des rapports trop faciles et trop fréquents, des résultats contraires à sa politique intérieure, Francia en fit encore l'objet d'un monopole qui renferma le mouvement des échanges dans un petit nombre de mains. Il ne permit ces opérations qu'aux négociants pourvus de licences délivrées à cet effet et signées de lui-même. En outre, il fixait arbitrairement le prix des produits, revendait lui-même à ses sujets les marchandises d'importation, et se faisait le fournisseur exclusif des articles d'Europe, débités dans des boutiques gardées par des soldats. Chaque individu n'avait droit qu'à une quantité déterminée d'un objet. On comprend que cet étrange régime économique devait, quoi qu'on en ait dit, étouffer tous les germes de développement agricole, commercial et industriel. Mais Francia avait toujours des denrées, des munitions et des armes pour son armée, et, pour lui, c'était le point important.

L'Etat indiquait jusqu'aux procédés de culture et de fabrication. On rapporte même que le dictateur condamna aux travaux forcés un forgeron maladroit et fit pendre un cordonnier qui n'avait pu tailler une ceinture de cuir sur un modèle indiqué.

Partout la réglementation arbitraire, aucune initiative laissée aux citoyens, dont les biens, comme la vie, étaient soumis aux caprices du dictateur.

Cet homme étrange, et, d'ailleurs, d'une incontestable énergie, avait pris le soin de se fortifier contre toute cause de trouble à l'intérieur ou d'agression au dehors, en créant une force armée capable d'imposer aux Etats voisins, aussi bien qu'à ses sujets et aux tribus indiennes du Nord et à celles du grand désert de Chaco, accoutumées à prendre les terres cultivées du Paraguay pour but de leurs incursions. Il contint les premiers en fondant, à 120 lieues au-dessous de l'Assomption, la ville de Tevego, poste militaire au delà duquel ils n'osèrent plus désormais s'aventurer; il réprima les seconds en établissant sur les deux bords du Rio-Paraguay une ligne de blockhaus fortifiés, et en faisant garder le fleuve par des pirogues armées en guerre. Quant aux indigènes disséminés sur l'étendue du territoire, il les plia par degrés sous son autorité, en les forçant à la culture et en les incorporant comme les autres citoyens, ce qui facilitait, si l'on veut, la fusion des races, mais ce qui avait surtout pour but d'augmenter la force militaire. Cette force fut portée à 20,000 hommes de milices et à 5,000 hommes de troupes réglées, les unes et les autres bien exercées et pourvues d'une bonne cavalerie. Avec une telle armée, avec un peuple complétement asservi, il put s'abandonner sans obstacle à ses instincts tyranniques et cruels. Dès le début, il avait successivement fait emprisonner ou tuer ceux qui lui portaient ombrage, sous l'éternel prétexte de complot contre sa personne. Son ancien collègue au consulat, Yegros, fut une de ses premières victimes.

En 1819, le général Ramirez, de l'Entre-Rios, médita une invasion du Paraguay. Une lettre du général, adressée à Yegros, tomba entre les mains du dictateur, qui fit aussitôt saisir ce dernier et quarante de ses complices supposés et les envoya au supplice. Trois cents autres personnes, arrêtées sous le même prétexte, restèrent dix-huit mois en prison, et ne furent relâchées qu'après avoir payé une forte rançon. Quelques-uns des prisonniers de Francia furent soumis aux plus cruelles tortures, et le plaisir que prenait le dictateur à infliger ces barbares traitements fit croire que, comme quelques-uns de ses frères, il était sujet à des accès de folie. Il apportait autant d'excentricité dans sa vie privée. Après s'être abandonné avec une sorte de fureur au jeu et à tous les plaisirs des sens, il se séquestra tout à coup d'une manière absolue, et le Paraguay n'était pas plus isolé du reste du monde que lui-même du reste de l'humanité. Il habitait le palais des anciens gouverneurs du Paraguay, servi seulement par quatre esclaves, un mulâtre, un sang-mêlé, nommé Patiños, qui lui servait de secrétaire, et son barbier, car il fallait un Olivier le Daim à cet autre Louis XI. Non content de vivre ainsi mystérieusement, comme les grands prêtres de l'Asie, il occupait par intervalle divers logements, afin qu'on ne pût savoir où il passait la nuit. Chaque fois qu'il sortait, il se faisait accompagner par une escorte nombreuse et portait sur lui un arsenal complet d'armes offensives et défensives. Dès qu'il mettait le pied hors de sa demeure, la cloche de la cathédrale sonnait, et tous les habitants rentraient chez eux. Si l'un d'eux, attardé, rencontrait le redoutable cortége, il se précipitait à genoux, la face contre terre, n'osant contempler les traits d'*el Supremo*.

A l'âge de soixante-dix ans, après être resté jusque-là célibataire, Francia épousa une jeune femme française. Il ne déguisait pas, d'ailleurs, sa sympathie pour la France, était un grand admirateur de Robespierre et de Napoléon, et avait une connaissance approfondie de la littérature du XVIIIe siècle. Des symptômes de paralysie annoncèrent le terme prochain de son existence. Il n'en voulut pas moins continuer seul l'exercice de son pouvoir, repoussant toute assistance, et défendant l'entrée de sa chambre à moins qu'il n'appelât lui-même. Le 20 septembre 1840, il fut frappé d'apoplexie, et personne n'osa, même pour le secourir, se hasarder à enfreindre ses ordres. Il mourut sans avoir fait de testament, sans avoir indiqué ses volontés, sans même laisser de trace écrite de son administration; car il avait l'habitude de se faire renvoyer ses instructions avec la mention en marge qu'on les avait reçues et qu'elles seraient exécutées. Après quoi, elles étaient anéanties. Aussi, rien n'est-il plus rare au Paraguay qu'un autographe du docteur Francia. Il vit dans la mémoire de ses concitoyens, et son nom est encore l'objet d'une sorte de terreur respectueuse. A sa mort, la haine couvait au fond des cœurs. Cependant on lui fit de magnifiques funérailles; on lui éleva un splendide mausolée. Ce mausolée fut brisé pendant la nuit, et l'auteur ou les auteurs de l'attentat sont restés inconnus. Telle furent la vie et la fin de cet homme, qui est encore un problème pour les Européens. Son système a eu des apologistes, qui lui ont fait un mérite d'avoir enseigné à ce peuple l'art difficile de l'obéissance. En effet, il a si bien continué les jésuites, sous ce rapport, que ce peuple dégradé ne peut plus se passer de maître. Lopez a dignement continué la tyrannie de Francia.

L'administration de celui-ci fut violemment attaquée en Europe par des voyageurs qu'il avait soumis à ses mesures tyranniques. Deux chirurgiens suisses, Reugger et Longchamp, après avoir été retenus par Francia de 1819 à 1825, publièrent à leur retour un violent pamphlet, sous le titre de : *Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia* (Paris, 1827). Deux jeunes Ecossais, H. et W.-P. Robertson, venus au Paraguay pour tenter la fortune, et chassés du pays par le dictateur, rendirent de son administration un compte des moins flatteurs dans trois ouvrages : *Lettres sur le Paraguay* (Londres, 1839, 2e édit., 2 vol.); *Règne de terreur de Francia* (Londres, 1839), et *Lettres sur l'Amérique du Sud* (Londres, 1843, 3 vol.). D'un autre côté, un historien anglais d'un grand mérite, Thomas Carlyle, a publié, dans la *Revue d'Edimbourg*, en 1843, un article fort remarquable, dans lequel le paradoxal écrivain donne de grands éloges au terrible dictateur.

FRANCIA (Louis), aquarelliste et peintre de marines, né à Calais en 1772, mort en 1839. Il était fils du directeur de l'hôpital militaire de cette ville. Il fit plus de progrès à l'Académie de dessin qu'au collége. Jeune encore, il partit pour l'Angleterre, et s'y fit professeur de dessin. A ses moments perdus, il composa plusieurs aquarelles, qui obtinrent un grand succès. C'était à l'époque où ce genre de peinture faisait fureur chez nos voisins. La Société des aquarellistes de Londres s'attacha le jeune artiste et l'élut son secrétaire perpétuel. Peu après, il fut nommé peintre du duc d'York, frère du roi régnant.

Francia revint à Calais vers 1817. Il y forma de nombreux élèves, parmi lesquels on peut citer plusieurs peintres connus avantageusement : W. Wyld, Jules Collignon, Louis Tesson, Alexandre Francia. Ce fut lui qui détermina la vocation de R. Bonington, dont le père importa à Calais le premier métier à tulle. Ce jeune homme végétait dans l'atelier de Gros : « Vous feriez mieux de faire des bottes que des tableaux, » lui disait le maître. Bonington vit Francia, et, séduit par les œuvres originales de l'aquarelliste, il se lança dans un genre auquel il doit la célébrité.

Les aquarelles de Francia sont fort recherchées par les amateurs. Ses marines sont remarquables. Nul n'a su mieux que lui rendre les effets si variés de la mer, ses vagues, ses brisants, ses remous, ses nappes colorées et transparentes. — FRANCIA (Alexandre), fils du précédent, comme lui peintre de marines.

FRANCIABIGIO (Marc-Antoine), peintre italien de l'école florentine, né en 1483, mort en 1524. Elève de Mariotto Albertinelli, puis d'Andrea del Sarto, il fit de grands progrès sous ce dernier maître, dont il s'appliqua à imiter le style. Il apprit à fond le dessin, l'anatomie, la perspective, acquit toutes les qualités que donne l'étude, et fut un des plus habiles peintres à fresque de son temps; mais il manqua d'imagination, cette faculté maîtresse dans les arts. Parmi les fresques de cet artiste, exécutées à Florence, nous citerons : le *Retour de Cicéron à Rome*, dans le grand salon de la villa de Poggio-Cajano; *Saint Thomas d'Aquin*, au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle; *Saint Jean-Baptiste se retirant au désert*, et *Saint Jean-Baptiste rencontrant Jésus enfant*, *la Vierge et saint Joseph*, au cloître du Scalzo, de Florence; le *Mariage de la Vierge*, au cloître de l'Annunziata, composition dont quelques parties sont fort belles, mais que l'artiste mutila lui-même, parce qu'on l'avait découverte, à l'occasion d'une fête, avant qu'il y eût mis la dernière main. Les peintures à l'huile de Franciabigio sont fort nombreuses. Nous mentionnerons parmi les plus estimées : la *Calomnie d'Apelles*, à la galerie Pitti; une *Sainte famille*, au palais Strozzi; *Temple d'Hercule*, la *Madone avec saint Jean*, au musée de Florence; le *Mariage de la Vierge*, au musée de Berlin; *David observant Bethsabé*, au musée de Dresde.

FRANCIADE s. f. (fran-si-a-de — rad. *France*). Chronol. Période du calendrier républicain, composée de quatre années, dont trois étaient communes et la quatrième bissextile.

Franciade (LA), poëme épique de Ronsard, précédé d'une préface sur le *Poëme homérique*. Cet ouvrage a été célèbre en son temps. Ronsard, recueillant une fable qui n'avait jamais été accréditée parmi le peuple, entreprit de chanter l'établissement du royaume des Francs par le fils d'Hector, qui a perdu son nom d'Astyanax pour devenir Francus. Le choix d'un événement si peu vraisemblable était déjà une erreur grave. Il faut, à toute épopée, un sujet populaire; aucun poëte n'a enfreint cette loi essentielle, et le Tasse, qui était venu en France consulter Ronsard sur les premiers chants de sa *Jérusalem*, lui indiquait le véritable point de départ. Tout poëme épique doit être préparé et attendu par l'imagination d'un peuple. Imitateur d'Homère et de Virgile, qu'il se proposait d'égaler, Ronsard a recours à des fictions d'un autre temps.

Vingt ans se sont écoulés depuis la ruine de Troie. Ce souvenir attriste Jupiter, qui convoque le conseil des dieux et leur fait part d'un projet qui doit relever la fortune des Troyens. Le fils d'Hector n'a point péri. Astyanax vit à la cour d'Hélénus, que Ronsard nomme Hélénin, époux d'Andromaque et roi d'Epire. Les destins l'appellent à fonder un nouvel empire. Les dieux se montrent favorables au jeune héros. Francus construit une flotte et reçoit les adieux d'Andromaque. Cependant Neptune, qui n'a pas oublié le parjure de Laomédon, et Junon, qui brûle de se venger de Pâris, vont lui susciter mille embarras. Eole et ses vents déchaînés soulèveront une tempête. Le vaisseau de Francus, longtemps séparé de ceux que la tempête n'a pas engloutis, est jeté sur le rivage de la Crète. Là, le roi Dicée, prévenu par un songe, va au-devant des étrangers, et ses deux filles ne restent pas insensibles à la bonne mine de ces futurs héros. En récompense de ce cordial accueil, Francus délivre le fils du roi, qu'un monstre, un ogre, tenait en réserve. Eprises en même temps du vainqueur, les deux filles du roi, Clymène et Hyante, deviennent rivales d'amour. Dicée offre au fils d'Hector de choisir entre elles; mais le jeune héros n'est pas maître de sa destinée. Toutefois il se montre sensible à l'amour d'Hyante; mais aussitôt il reçoit une déclaration écrite par Clymène réduite au désespoir, et poussée, par un refus cruel, à se précipiter dans la mer. Francus se retrouve donc seul avec Hyante, et profite de l'occasion pour lui faire l'aveu de son amour, et lui demander en échange de lui découvrir l'avenir. La prophétesse obéit, et fait défiler devant Francus, témoin de ses opérations magiques, les futurs rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Charlemagne.

Ronsard, qui devait faire un poëme en douze chants, s'est arrêté au quatrième. Tous ses moyens, tous ses épisodes, tous ses incidents sont des imitations de Virgile. L'exécution de cette œuvre avortée est parfois aussi burlesque que l'*Enéide* de Scarron.

« C'est de tous les avortements de Ronsard, dit M. Géruzez, le plus considérable et le mieux caractérisé. Nulle part il n'est plus éloigné de la noblesse soutenue, qui était son ambition. Sa première erreur était, je l'ai déjà dit, dans le choix du sujet; la seconde fut dans la préférence donnée au vers de dix syllabes sur l'alexandrin. Ce vers, inégalement partagé, qui se prête à merveille au récit badin dans Passerat, La Fontaine, Gresset et Voltaire, n'a pas le moins du monde l'allure héroïque, et Ronsard n'a pu réussir à l'empêcher de sautiller en boitant; il lui a enlevé sa grâce naturelle sans lui donner la noblesse qu'il ne peut recevoir. Les idées et les images sont trop souvent à l'unisson du style. Dans les descriptions, Ronsard multiplie les détails par un procédé familier aux peintres flamands et contraire au génie de la poésie, qui esquisse à traits choisis un tableau qu'achève l'imagination. »

Franciade (LA), poëme épique en dix chants, par M. Viennet (1863). Cette composition, du plus pur classique, n'est guère en retard que de deux siècles, comme toutes les autres œuvres de ce dernier champion des bonnes doctrines; c'est un travail complet, qui commence par :

Je chante ce héros...

et qui se poursuit, à travers des épisodes choisis, jusqu'à un dénoûment bien posé d'avance. Le héros, c'est ce magnanime Francus, compagnon d'Enée, échappé aux flammes de Troie, et qui est, comme chacun sait, le fondateur du royaume de France, légende surannée que Ronsard, malgré son génie, n'a pu rendre populaire. Francus a pour rival, auprès de la belle Hercynie, princesse des Gaules, le perfide Albion, pirate du Nord, qui est venu porter ses exploits jusque dans Lutèce. Une autre princesse, Ambigate, est aussi amoureuse du beau Francus; mais le cœur de cette princesse est disputé au héros par le terrible Hugomar, traître de mélodrame, en la personne duquel M. Viennet châtie vertement le romantisme et son chef. Quelle profonde malice rien que dans le nom du traître, Hugomar! voilà un trait de génie. Albion enlève Hercynie; Ambigate poignarde Hugomar : il ne l'avait pas volé. Francus épouse cette princesse, à la main si prompte, et comme Hercynie, débarrassée de son ravisseur, se mêle d'être jalouse, Britto, le frère du perfide Albion, la tue à coups de flèches. Neptune engage alors Albion à sortir des Gaules avec ses pirates, et à fonder, dans une île voisine, un royaume florissant.

Ce poëme était en grande partie composé vers 1815, mais l'auteur craignit de compromettre l'équilibre européen et le traité de Vienne, s'il rappelait, par des allusions aussi sanglantes, la rivalité de la France et de l'Angleterre. Il attendit patiemment jusqu'en 1860, époque d'apaisement profond; encore n'était-il pas bien rassuré, et craignait-il de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe. Bon vieillard!

FRANCIADE, nom que prit, au commencement de brumaire an II, la commune de Saint-Denis, près Paris, et qu'elle garda pendant plusieurs années.

FRANCIÈRES, FRANCHIÈRES ou **FRANQUIÈRES** (Jean DE), écrivain cynégétique français du XVe siècle. Il était chevalier de Rhodes, commandeur de Choisy et grand prieur d'Aquitaine. Il avait la réputation d'un homme instruit, à une époque où il était rare de voir un noble s'occuper de sciences. Francières est l'auteur de la *Fauconnerie recueillie des livres des trois maistres, ensemble le déduit des chiens de chasse* (in-4°, gothique), ouvrage qu'on croit être de 1511, et qui a été réimprimé avec la *Fauconnerie* de Guillaume Tardif (1567), et la *Vénerie* de du Fouilloux (1585).

FRANCIÈRES (marquis DE), maréchal de France. V. CHOISEUL (Claude DE).

FRANCIN s. m. (fran-sain). Comm. Parchemin de qualité supérieure.

FRANCION, personnage fabuleux. V. FRANCUS.

Francion (HISTOIRE COMIQUE DE), publiée en 1622 par Charles Sorel, sieur de Sauvigny. Sorel, caché sous le pseudonyme de sieur du Parc, vit son roman avoir jusqu'à soixante éditions en quarante années. Il a été traduit en anglais, en allemand et en quelques autres langues.

Comme fera plus tard Le Sage dans son immortel *Gil Blas*, Sorel nous montre son héros tour à tour écolier, jeune homme à la mode, libertin ruiné, homme de lettres, domestique d'un grand seigneur; c'est la peinture la plus vive et la plus originale de la société de Louis XIII. Bourgeois, vivant dans la société de Guy-Patin et de Miron, il attaque vertement ces jeunes seigneurs qui, après une orgie, s'amusaient à détrousser les passants au coin du pont Neuf. D'une famille de parlementaires, il raille les abus de la justice dans une scène digne de maître Patelin; et cependant la justice avait fait des progrès depuis Grippeminaud et les Chats-Fourrés! Le père de Francion, M. de La Porte, hobereau de Bretagne, a un procès avec son voisin, et n'imagine rien de mieux, pour amadouer son juge, que de lui offrir une pièce de satin, « afin qu'elle le fasse souvenir des autres pièces de son procès. » Le juge refuse, mais sa femme arrête dans l'antichambre le plaideur et en obtient la pièce de satin, ce qui ne l'empêche pas de perdre son procès. C'est le même abus qu'un siècle et demi après, à la veille de la Révolution française, Beaumarchais attaquera dans ses célèbres *Mémoires*, avec autant d'esprit que d'éloquence. Sorel fait successivement passer sous nos yeux les gens de collége, les courtisans, les femmes peu sévères, les bourgeois, les laquais, les charlatans, etc. Mais ses plus grands ennemis, ce sont les précieux; c'est contre eux qu'il dirige l'*Histoire comique*, qui vint au jour la même année que le deuxième volume de l'*Astrée* et que la *Cithérée* de Gomberville, et qu'il écrit la plupart de ses ouvrages. Il osera attaquer Balzac, Voiture et Mlle de Scudéry. Molière, dont les *Précieuses ridicules* ne furent jouées qu'en 1659, ne fut pas aussi au-